

Au bord de l'horizon

de France Lestelle

Prix Bachet de Méziriac 2009

décerné à Ambronay
par le Rotary Club de Bourg-en-Bresse

Résumé

Fille de parents disparus sous la dictature, Galini, jeune fleuriste parisienne, part seule à la recherche de ses origines. Découvrir l'île verdoyante où vécut sa famille, puis l'île maudite de sa naissance, lui sont des étapes nécessaires pour construire un avenir avec Benoît, son compagnon.

France Lestelle dévoile avec pudeur la réponse qu'un couple peut donner quand s'impose pour l'un des deux la nécessité d'une quête solitaire. Un troisième roman sobre et fort.

Informations pratiques

roman paru en février 2009

genre : littérature française / littérature générale

13 x 19 cm / reliure : dos carré collé

144 p

ISBN : 978-2-35715-004-1

12 € TTC

Extrait : début du roman

"Le bonheur, c'est du temps suspendu..."

Son père avait écrit cette phrase au crayon. Une respiration face à l'oppression. Un petit saut de côté pour éviter les projections de boue. Une bulle d'espoir pour s'élever au-dessus de la saloperie. Un appel de détresse. Un cri d'amour pour résister à la torture. Pour dire que la vie se sublime malgré tout, et qu'il est toujours possible de passer par-dessus n'importe quel chagrin, n'importe quelle souffrance.

Ce père lui montrait un chemin. Hors du commun. Galini se sentait fragile pour suivre ce doigt pointé et mener sa propre route. Depuis que Benoît s'était installé dans son cœur, sa tête refusait de s'abandonner avec confiance. Son temps à elle se suspendait quelque part au-dessus du vide. S'accrocher à une phrase c'était compter sur un fil bien ténu, mais si la phrase avait été écrite par un homme exceptionnel, musclé, solide, chaque mot donnait la force de sonder le vide.

Indépendamment du sens, la phrase prouvait aussi que son père connaissait le français, que sa mère le comprenait puisqu'elle avait été écrite pour elle.

Alors pourquoi Galini, leur fille, n'avait-elle jamais appris la langue qu'elle avait entendue, très peu de temps, pendant les jours qui avaient suivi sa naissance, pendant que sa mère la berçait.

Kalliopi était morte. Sa voix s'était tue. La langue maternelle avait disparu. Galini avait oublié ces premiers sons avant qu'ils ne s'inscrivent en mots dans sa mémoire.

La langue de ses parents, c'était sa première béance, la fêlure, la fracture. Un jour, elle parviendrait peut-être à l'apprendre.

La plupart des écrits qui concernaient ses parents ne l'interpellaient pas. C'étaient des signes sans signification. Cette phrase en français, dominant tous les textes, se dressant, seule, comme pour l'attirer, la bouleversait. Elle tenait l'Histoire à distance, balayait toutes les mochetés de la vie. Elle attendait que quelqu'un écrive la suite.

"Le bonheur, c'est du temps suspendu..."

Ce maigre héritage brillait comme une pierre précieuse cachée dans un écrin. Inestimable pourtant. Tendresse tue, amour silencieux, cadeau par-delà la mort.

Jamais elle n'avait réussi à animer les photos qu'elle possédait. Il leur manquait la voix, l'odeur, toutes les sensations indicibles que chacun capte en face de l'autre et qui s'inscrivent au fond de soi. Malgré tous ses efforts, ses parents restaient des ombres virtuelles. Fouiller sa mémoire, raviver l'Histoire, consulter les journaux, l'avait juste détournée de l'angoisse. L'édifice s'était reconstitué en partie. Mais les pièces manquantes menaçaient sa stabilité. Elle, au milieu de cet ensemble, vacillait par moments. Pour colmater les fissures et combler les vides, il lui fallait se rendre sur place, entrer dans le berceau familial, toucher de ses mains les murs de la prison, sentir les embruns inonder sa face et respirer l'air à pleins poumons. Peut-être alors, se sentirait-elle plus solide, enfin !

Des fondations sur pilotis, c'était toujours le même cauchemar. Avec deux gros poteaux pour permettre la circulation de l'air, de l'eau, du possible... des poteaux ! Ses parents ou peut-être leurs substituts : Vanna et Pierre, père et mère d'adoption ? Elle s'accrochait à ces deux jambes pour s'enraciner dans la vie malgré la tourmente passée. Et l'eau clapotait autour d'elle... Parfois trouble, souvent bleu profond. Deux êtres l'approchaient un instant comme s'ils voulaient lui souffler un secret ou bien comme s'ils cherchaient un peu de répit, puis ils s'éloignaient, allaient flotter un peu plus loin et disparaissaient définitivement. Quand elle se réveillait, elle grelottait. Recroquevillée dans son lit, elle se concentrait pour retrouver les dernières images de son rêve.

Elle aurait aimé attraper leurs mains, identifier ces visages, ancrer ces corps pour que le souvenir de sa mère jaillisse des ténèbres. Les bribes recueillies auprès des autres ou récupérées dans les journaux ne constituaient rien de concret. Tout lui manquait. Pourtant, elle savait que quelque part dans son cerveau, s'étaient inscrits l'odeur du lait qu'elle avait bu, la douceur des mains qui l'avaient caressée, le visage qui s'était penché sur elle, la voix qui l'avait nommée, bercée, consolée. Tout cela avait existé parce que toutes les mères du monde accomplissent ces gestes, dictés par l'amour, l'instinct ou le devoir. Or elle avait beau bêcher, retourner sa mémoire dans tous les sens, essayer de prendre une motte dans sa main, la casser lentement avec les doigts, les miettes ne lui restituaient rien de réel. Alors, par moments, elle abandonnait sa douceur naturelle pour forcer son imaginaire comme on défonce une porte. Elle fouillait les écrits, bousculait sa famille. Personne ne pouvait rien lui dire, personne ne savait rien. Ils offraient leur écoute, leur bienveillance.

Elle s'était construit mentalement un secrétaire imaginaire qu'elle n'ouvrait qu'en cas de besoin quand la nostalgie se faisait trop lourde. Des trésors qu'elle contemplait en silence et qu'elle restaurait à sa manière. Elle y avait déposé ces mots tracés en français.

Munie d'un pinceau, elle dégageait délicatement le passé de ses parents, millimètre par millimètre, laissant de grands vides quand l'information manquait. Elle revenait sur ces manques et les associait du mieux qu'elle pouvait. Tout se passait dans sa tête, en silence.

Ses amis la trouvaient agréable. Ils n'imaginaient pas le travail intérieur qu'elle poursuivait.

Quand elle annonça qu'elle partait en vacances seule, personne ne la crut. Les plaisanteries à propos d'une double vie amoureuse couraient. Elle se contenta d'en sourire avec Benoît. Lui savait. Lui comprenait.